**Zeitschrift:** Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat

**Herausgeber:** Société de communication de l'habitat social

**Band:** 38 (1966)

**Heft:** 11

**Artikel:** Défense et mise en valeur des sites et ensembles historiques ou artistiques : menaces et remèdes

**Autor:** Beerli, C.

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-126111

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 05.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# Défense et mise en valeur des sites et ensembles historiques ou artistiques

## Menaces et remèdes

*par C. Beerli, professeur à l'Ecole d'architecture de l'Université de Genève et à l'Ecole polytechnique de l'Université de Lausanne*



### Un faux dilemme

La vision idéale d'un «centre monumental» nous pouvons la trouver au Musée des beaux-arts de Vienne et c'est Roger van der Weyden qui nous l'offre dans le fond de son retable de la Crucifixion: l'«Urbs Jerusalem beata», bien assise dans un vaste paysage, isolée par le contour net de ses murailles, dresse vers le ciel ses tours et ses coupoles.

La vision de la menace qui pèse sur les centres monumentaux légués par nos ancêtres, elle se présente à merveille au voyageur qui traverse, en chemin de fer, une région fortement peuplée et industrialisée de l'Europe, le Plateau suisse par exemple. Encore une génération d'entreprises chaotiques, d'interventions brutales, de dispersion d'habitations individuelles et nous aurons une seule banlieue illimitée du lac Léman jusqu'au Rhin. Les beautés naturelles auront été effacées en même temps que l'héritage culturel.

Ce processus dévastateur, certes, rencontre des résistances. Mais le problème est-il toujours posé avec clairvoyance? Serait-il vraiment judicieux pour une organisation à l'échelle de l'Europe d'accepter les données immédiates, polémiques, journalistiques, d'un combat qui se livre chaque jour sur le plan provincial ou local entre intérêts privés à courte vue et intérêts publics plus ou moins bien compris, entre spéculateurs et urbanistes, ou encore entre archéologues et urbanistes?

Telle qu'elle se livre généralement devant l'opinion, la bataille se présente mal pour les défenseurs des monuments. L'initiative, le dynamisme appartiennent généralement aux adversaires:

d'un côté, l'apparence du progrès social, de l'autre, les souvenirs de régimes périmés;

d'un côté, la santé publique, de l'autre, les vieilles pierres pour «dégustateurs du passé»;

d'un côté, un soi-disant réalisme, de l'autre, le rêve;

d'un côté, des statistiques de natalité, de l'autre, «l'inquiète sollicitude de gardiens d'âmes défuntes» (Le Corbusier);

d'un côté, les statistiques du trafic, de l'autre, quelques amateurs de diligences;

d'un côté, les planificateurs de l'avenir, de l'autre, des esprits repliés sur le passé;

d'un côté, le mouvement, la vie, de l'autre, l'immobilisme, la sclérose;

d'un côté, l'innovation, de l'autre, la routine.

Le spectacle de nos cités l'annonce clairement: engagée sur ce terrain, la bataille est perdue pour les monuments culturels et gagnée pour la «jungle de béton» qui s'avance inexorablement.

### Les vraies données de notre siècle

Il nous semble que le devoir le plus élémentaire d'un intellectuel est d'opposer une recherche lucide des réalités à l'intimidation bruyante de la civilisation mécanique, de s'appuyer sur la science qui ne retarde pas par rapport à la technique, mais qui la devance et qui la conditionne. Les spéculations de la pensée contemporaine, de même que celles de l'art d'ailleurs, nous révèlent les tendances profondes du siècle, au-delà des folies destructives ou meurtrières et des accès de fièvre économique qui constituent le pain quotidien de notre actualité.

Il s'agira sans doute pour les défenseurs des monuments de se situer eux-mêmes sur le terrain usurpé par les barbares modernistes; de prouver que les ennemis de la culture sont, eux, en retard sur l'histoire, non l'histoire des dix ans qui viennent, peut-être, mais l'histoire de l'avenir plus lointain qui se dessine sous nos yeux; de montrer qu'en réalité, le problème des monuments est un problème entièrement nouveau. Comme l'a dit Malraux, l'œuvre d'art, même très vieille, est dans notre univers un astre nouveau; elle s'adresse à des hommes nouveaux; elle est à situer dans un monde nouveau qui a besoin d'elle.

Ce n'est pas le mécanicien, ni le cosmonaute, ni l'industriel, ni même l'ingénieur qui préparent l'avenir. Ce n'est pas du pragmatisme des entreprises journalières que sortira le monde de demain, mais de la pensée de quelques hommes qui, au milieu du fracas des perforatrices et du cliquetis des robots, se sont donné la peine de réfléchir sur leur temps.

Qu'on nous pardonne une digression qui nous reconduira assez rapidement au cœur de nos préoccupations d'aujourd'hui. La pensée contemporaine (stimulée par chaque découverte technique, indéniablement) a bouleversé un certain nombre de notions fondamentales. Elle tourne avec une sorte d'obstination autour de quelques problèmes qui pourraient bien constituer la clé de la nouvelle vision du monde qui s'ébauche.

Voici quelques-uns de ces problèmes: celui de l'espace dans ses relations avec le temps; la substitution, par Bergson, du mouvement dynamique, insécable, au système mécaniste du XIX$^{e}$ siècle (système miné, d'un autre côté, par les théories d'Einstein); la notion d'espace existentiel, d'espace anthropologique, de «champ d'exis-

tence», telle que l'élabore la réflexion phénoménologique; la notion d'une «vision» qui n'est pas une perception mécanique d'objets extérieurs mais, comme dit Merleau-Ponty, un véritable «regard en prise sur le monde visible» avec lequel s'établit une relation interne. Ces notions reposent elles-mêmes sur une psychologie entièrement dégagée des explications mécanistes grâce à la «Gestalttheorie» de Wertheimer. Cette dernière, à son tour, vient de bouleverser les idées des esthéticiens sur l'espace.

Dans ce domaine, n'oublions pas Benedetto Croce qui a fourni un effort parallèle à celui de Bergson en montrant la force créatrice de l'intuition, opposée aux facultés logiques de l'intelligence, et qui a ôté à l'esthétique son caractère de «cénacle aristocratique» pour affirmer l'universalité du sens esthétique, «chacun... est un peu peintre, sculpteur, musicien, poète, prosateur – c'est notre patrimoine d'intuitions; ... le génie n'est pas le surhomme, c'est l'humanité même». Conclusion: vous pouvez susciter l'émotion artistique chez tout homme, à condition de ne pas étouffer son intuition par une éducation étroitement cartésienne, mécaniste et utilitaire.

Voici donc posé le problème du public. (Nous approchons à grands pas du problème du tourisme social et des monuments!) W. Pinder a posé la question du «vis-à-vis» de l'œuvre d'art. M. Dufrenne, dans sa «Phénoménologie de l'expérience esthétique» nous fait comprendre que c'est par le spectateur que l'œuvre trouve sa pleine réalité. Il y a dialogue. Le témoin de l'œuvre forme son goût en la contemplant – c'est dire qu'il se hausse à ce qu'il y a d'universel dans le particulier, dans l'humain. Par multiplication indéfinie des témoins, l'objet d'art «se métamorphose et croît en densité et en profondeur. Le public continue de créer l'œuvre, comme si le respect et la ferveur étaient eux-mêmes créateurs.» C'est ainsi que l'objet – disons le monument – est «entraîné par les regards humains dans le temps de l'histoire». Conclusion: en détruisant un édifice de valeur esthétique, ou simplement en portant atteinte à son intégrité, notre génération endosse la responsabilité d'interrompre ce dialogue et de priver l'humanité d'un enrichissement croissant. Il est clair, dès lors, que l'action éducative d'un monument dépasse largement le domaine de la «culture générale».

Tout objet d'art possède une quatrième dimension, au-delà de son sens intelligible, une qualité affective. Il nous oblige donc à nous transformer pour le saisir. «L'étonnement, dit Dufrenne, nous arrache aux habitudes pour nous mettre en face d'un monde neuf.» Nos regards, donc, recréent le monument; et lui-même nous recrée, nous renouvelle.

L'histoire de l'art – est-il besoin de le dire? – répond à toutes ces nouvelles préoccupations. Le schématisme de la dialectique hégélienne, le formalisme de Wölfflin sont dépassés. Il importe ici de rappeler le mérite immense de la «Kunstwissenschaft» de Riegl et de l'Ecole de Vienne. L'histoire, la sociologie, la psychologie et l'analyse des formes convergent désormais pour nous restituer le monument dans toute sa richesse. Parfois, les sciences expérimentales y contribuent.

Nous prendrons comme exemple de ces nouvelles méthodes l'étude de la «perspective italienne» que l'on considérait encore au siècle dernier comme une donnée objective. Grâce aux progrès de l'optique physiologique, grâce à la réhabilitation des modes de représentation des soi-disant primitifs et de l'Orient, grâce aux découvertes de Cézanne et des peintres modernes, enfin grâce aux remarquables travaux d'un historien de la Renaissance, Erwin Panofsky, nous savons maintenant que cette perspective est une convention, qu'elle repose sur les théories de Brunellesco et sur l'agencement du décor du théâtre italien. Mais le savant français Henri Lefebvre, examinant le côté social du problème, a fait remarquer que l'espace de la peinture et l'espace du théâtre avaient un père commun, l'espace urbain, avec toutes ses implications spirituelles économiques et politiques.

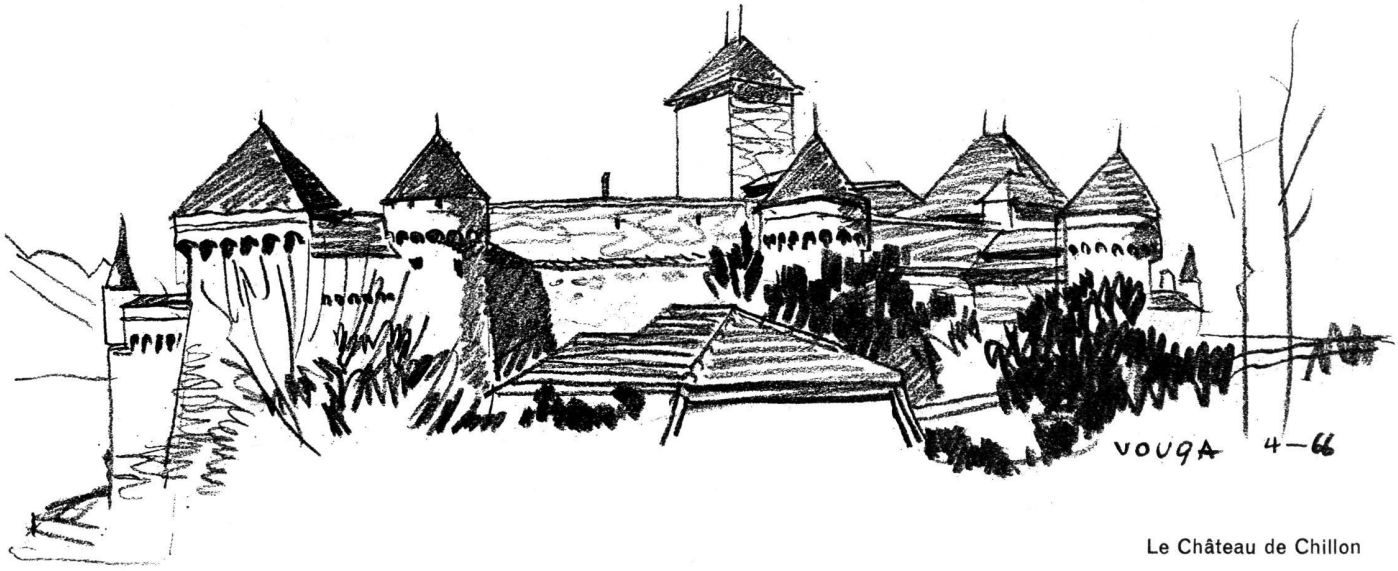
Cet exemple nous montre comment les historiens de l'art, partant de l'analyse d'une œuvre, se trouvent amenés à étudier toute la cité italienne à la fin du Moyen Age. A cet endroit de leurs recherches, ils rejoignent celles des architectes contemporains. Nous glissons ainsi de la sphère scientifique à celle des doctrines les plus récentes de l'art et de l'architecture. Nous disons bien «les plus récentes», car, hier encore, le divorce entre histoire et architecture était bruyant.

Souvenons-nous-en: les monuments l'ont échappé belle. D'abord honnis par les futuristes qui proposaient de brûler les musées, les témoins du passé européen furent ensuite pris entre deux feux:

Pour les rationalistes, Le Corbusier et «L'art nouveau», les Grecs étaient dans le vrai. Puis sont venus les Barbares qui, avec leurs chariots, ont tracé «le chemin des ânes». Avec la Renaissance est réapparue la lumière, l'ordre s'est mis à régner dans la ville: Turgot, Hausmann étaient dans le vrai. Les quartiers médiévaux sont à rayer de la cité de demain...

Pour Frank Lloyd Wright et son école, seul le Moyen Age avait compris l'architecture «organique». La Renaissance fut une maladie: «not an evolution, but a disease...». Le débat tournait autour de la machine. Pour Le Corbusier, la machine procède de la géométrie: «Toute l'époque contemporaine, donc, est géométrie.» Pour Wright, tourné vers la nature, la machine est l'ennemie de l'homme: «It is no exaggeration to say that the expression of this machine age has so far been repression...»
Par l'inertie des choses humaines, ces deux tendances, l'une rationnelle, fonctionnelle, orthogonale, l'autre organique, biologique, «romantique», continuent de s'opposer chez les architectes des deux écoles qui n'ont pas revu leurs positions depuis la dernière guerre; ils continuent, les uns et les autres, à être en conflit avec les monuments du passé.
Pourtant, une conciliation s'est dessinée entre-temps, chez les Finlandais tels que Alvar Aalto («Il faut projeter les méthodes rationnelles du plan technique sur le plan humain, psychologique...») et, depuis la chute du fascisme, chez les Italiens (une véritable synthèse de l'histoire et des spéculations les plus modernes). Le lien entre les réalisations du passé et les données modernes, c'est Bruno Zevi qui l'a défini: le sentiment nouveau de la continuité de l'espace, «... Un ideale di reintegrazione, un sogno di continuità spaziale, architettonica e paesistica». Après la longue scission entre la culture et la vie, «un umanesimo non archeologico ma creativo». D'où peut naître un renouvellement et de la critique et de l'histoire. L'espace architectural, certes, exprime les mouvements, les gestes, la vie de l'homme (c'est son aspect «biologique»); mais ses formes, cristallisées, sont soumises aux lois de la plastique, à des rythmes éternels. La basilique paléo-chrétienne, les volumes de la Renaissance et du Baroque, l'urbanisme à travers les siècles exigent maintenant une explication nouvelle.

Autre conclusion: aucun plan, aucune élévation, aucune photographie, aucun film même ne décrit le phénomène architectural dans sa plénitude (le cinéma représente un progrès, grâce au «travelling»; mais il remplace le sentiment de l'espace «autour de soi et derrière soi» par la projection d'une image sur l'écran, et il supprime la présence tactile de l'enveloppe – or, la psychologie contemporaine admet le caractère «polysensoriel» de toutes nos perceptions). L'expérience spatiale interne et externe permet seule de saisir l'architecture de tous les temps. Nous voici reconduits au tourisme monumental, base de toute culture authentique, et au problème de la conservation des monuments.




Le Château de Chillon

C'est dans l'espace architectural que coïncident la vie et la culture, les intérêts spirituels et les responsabilités sociales. L'espace est, d'une part, œuvre d'art, d'autre part réalité vécue.
Telles nous semblent être quelques-unes des données fondamentales de la question sur le plan de la pensée, de la science et de l'art.
Tout ceci ne doit pas nous voiler l'aspect encore dramatique des circonstances présentes. A chaque pas, la préservation des monuments se heurte au problème de l'expansion urbaine, lui-même lié à l'accroissement de la natalité et à l'industrialisation.
La croissance vertigineuse et chaotique des villes: sur ce chapitre noir de l'histoire des cent cinquante dernières années, les grands esprits de notre temps sont unanimes. La grande ville est devenue un monstre.

Le Corbusier: «Le centre des villes est malade, mortellement; leur pourtour est rongé comme par une vermine.» (1923).
Frank Lloyd Wright: «Our cities become more and more unfit places for human beings... All great cities are slums now...» (1939). «The disappearing city, this animal cage...»
Lewis Mumford, qui vient de publier «The Exploding City», résumait de la façon suivante, en 1938 «the culture of cities:
Eopolis (communauté villageoise);
Polis (dimension idéale);
Metropolis (l'excès commence);
Megapolis (concentration du pouvoir et de la richesse);
Tyrannopolis (nous y sommes);
Necropolis (nous y allons à grands pas).
Eliel Saarinen a cherché patiemment, sincèrement, une issue. Dans son livre admirable «The city, its growth, its decay, its future» (1943), il se penche sur la ville du Moyen Age qu'il admire, et imagine la ville de l'avenir «organique, décentralisée», qui ne pourra naître que de la méditation de notre temps, «in and through present and future conditions of life».
Saarinen oppose le «two dimensional planning» (des techniciens, géomètres, praticiens) au «three dimensional town building» (à la fois physique, social, culturel, esthétique) qui fut celui des bâtisseurs du Moyen Age, en accord avec la population : «We have arrived at the conviction» – écrit-il – «that only little can be accomplished in civic improvement unless the people of towns and cities themselves, individually and collectively, contribute their positive support.»
Il s'agit en somme de réapprendre aux hommes à vivre, en même temps que l'on créera, comme le dit André Gutton, un cadre où il pourra vivre heureux.

Dès lors, de nouvelles solutions ont été élaborées un peu partout. A l'échelle des Etats-Unis, le réseau progressif:
unité résidentielle, 1000 habitants environ;
unité de «neighbourhood», 4000 habitants;
unité de district, 20 000 habitants;
unité de section, 50 000 habitants;
aire métropolitaine (dotée d'une université), 250000 habitants.

A l'échelle, plus modeste, de l'Europe: le fameux plan du Grand-Londres de Patrick Abercrombie (1943–1944, «Town Planning Act»), le plan de Coventry pour 1971, le plan «d'extension digitale» de Copenhague, etc.
Rien n'est plus significatif que la comparaison de deux projets pour Paris, à une quarantaine d'années d'écart:

– Dans son «plan Voisin» de 1923, Le Corbusier suggérait le dégagement de l'ancienne ville de l'église Saint-Gervais à l'Etoile, la destruction des quartiers du Marais, des Archives et du Temple, dont quelques monuments témoins (place Vendôme, Palais Royal, place des Vosges) survivraient, isolés, parmi la verdure et les tours géantes. La gare formerait le centre de cette cité, une autoroute est-ouest en déterminerait l'axe.
– Dans le plan directeur récemment publié, prévu pour un Grand-Paris de 10 millions d'habitants en 1970, on maintient les activités de quartier, sans bousculer les zones fonctionnelles existantes («zonage de tendance, sans spécialisation absolue»), et l'on prévoit, pour le centre, une «réhabilitation systématique des quartiers anciens dont l'ambiance pittoresque et la spiritualité confèrent à la capitale un prestige mondial. La circulation automobile... doit s'effacer au bénéfice des itinéraires touristiques...»
Voici donc qu'en 1962 une capitale se décide à arrêter la dégradation progressive de son centre historique et à mettre en valeur ses monuments sans les priver de leur contexte vivant. Il y aura une place, dans la cité de demain, pour la ville d'hier, non seulement dans un but touristique, mais, comme le dit André Gutton, pour donner aux peuples «cette force et cette joie de la continuité».
Un tel plan, cependant, suppose une décentralisation de toutes les «activités de masse» au profit des «activités directrices», la création de nouvelles cités dans les alentours, l'extension de petites villes déjà existantes, en un mot des modifications profondes dans la structure du pays jusqu'aux plus lointaines provinces.
Telle est désormais l'échelle à laquelle il faut envisager la question de la préservation de centres monumentaux.

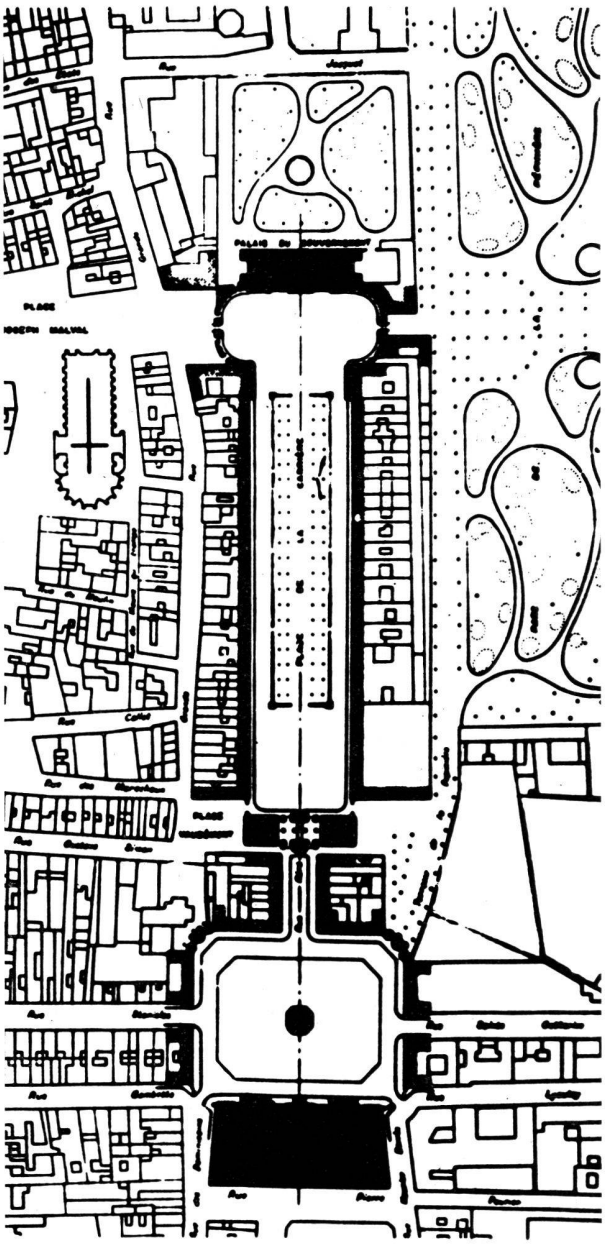
**Le problème vu de plus près**

Le moment est venu de passer des définitions générales à l'énoncé de problèmes précis, avec leurs données concrètes – momentanées, peut-être provisoires, mais importantes pour une action immédiate – sans oublier notre prise de position théorique.

*A. Espaces culturels susceptibles d'être protégés*
Dans la plupart des cas, ceux-ci restent à délimiter clairement et à étendre, la loi restant souvent rivée à des critères de classement périmés.

Une rue:
1. Avec perspective monumentale (arc triomphal, porte).
2. Monuments séparés par un «tissu connectif» indispensable à l'ambiance historique (Assise).
3. Rue avec échappée à respecter (Sienne).
4. Pas de monument, pas de perspective, mais un tout valable par son caractère d'ensemble: «Architettura minore col suo volume, col suo colore, con le sue particulare caratteristiche» (texte d'un plan régulateur de Rome, 1957).

Une place:
1. Place monumentale (Salamanque, Vigevano) avec ses abords.
2. Centre civil historique, même sans monument dominant («plaza mayor» d'une bourgade de Castille).
Il s'agit de protéger les accès d'une telle place, ses échappées, sa topographie (menacée par les «normalisations» et par l'adaptation aux besoins – momentanés – de la circulation automobile).
Un parvis: avec la rue ou les rues qui le prolongent (Strasbourg, Senlis).
De manière générale, les abords d'un monument, en tenant compte du déplacement continu du visiteur (autour de l'abside d'une cathédrale par exemple). Extension «par contagion» de la protection d'un édifice classé; surveillance de l'échelle et des matériaux d'édifices nouveaux dans un large secteur (sans imposer «l'archaïsme» aux architectes).
Une rivière, un canal: la Lauch à Colmar, l'Eure à Chartres, le Cher à Chenonceaux, les canaux des cités flamandes et néerlandaises.
Un quartier entier: avec sa volumétrie (ensemble d'Emmanuel Héré à Nancy, de John Wood à Bath).
Un ensemble urbain complexe: avec ses perspectives (Albi: de la cathédrale et du palais épiscopal jusqu'au Tarn, avec jardins de l'évêché); Acropoles (Sion en Suisse: Bergamo Alta).
Un ensemble fortifié: avec ses dégagements (Rothenburg, Aigues-Mortes).
Volumétrie et silhouette d'une vieille ville entière (San Gimignano; Dôle en Bourgogne).



Nancy, place Stanislas (XVIII^e siècle).
Robert Auzelle «Documents d'urbanisme», Paris 1954–1958.

Les alentours d'une ville historique: aménagements en vue d'une «route panoramique» (ainsi, à Sienne; route des Cigarrales en face de Tolède).
Les parcs: avec leurs abords (la surveillance peut s'étendre jusqu'à l'horizon: Versailles, Vaux-le-Vicomte).
Un ensemble religieux ou féodal dans son site naturel: surveillance des constructions dans tout le paysage ambiant (grandes abbayes, Melk, Poblet; bourgades médiévales italiennes, suisses).
Un paysage avec les monuments isolés qui conditionnent son caractère: les collines de la région de Vicence, avec les villas de Palladio. Ici, la protection monumentale rejoint le «Heimatschutz».
Il ressort de ces quelques exemples que la protection des biens culturels doit intervenir, parallèlement à la protection des sites naturels, dès la phase d'étude initiale du plan d'aménagement du territoire national, sous forme d'une intégration (et, au besoin, d'une revitalisation) du patrimoine monumental.

*B. Quelques-unes des menaces actuelles*
Toutes peuvent se ramener à l'un ou l'autre des deux types:
La menace du désordre: constructions et transformations empiriques, hâtives, sous la pression des nécessités momentanées du logement, de la circulation automobile, et selon le hasard de la situation économique.
La menace de l'ordre: planification incomprise, arbitraire.
Dans une ville, les espaces monumentaux sont menacés:
par les opérations d'urbanisme horizontales «assainissements», percées, autoroutes urbaines («freeways»);
par la prolifération verticale des constructions «éruption» de tours (à Naples), de cheminées, etc.
Hors de ville, ils sont à la merci d'entreprises industrielles, de barrages hydro-électriques, d'autoroutes, de viaducs, d'aéroports, etc.
Un ensemble monumental peut perdre sa valeur:
par changement de la volumétrie (rapports des pleins et des vides), du rythme général;
par altération de l'échelle (il suffit d'un élément parfois mineur pour la détruire);
par manque d'harmonie (ou par contraste mal conçu) dans l'enveloppe des édifices: façade, matériaux;
par profanation, perte du cachet esthétique;
par perte d'une fonction vivante à l'intérieur de la cité actuelle, par isolement «muséographique», par mauvais zonage d'un quartier historique.

Il est évident que plus un espace monumental est «ouvert», plus la préservation de son caractère offrira de difficultés. Il est non moins évident que ces difficultés ne pourront être surmontées qu'avec l'accord et même l'appui d'une partie de plus en plus importante de la population. Seule une communauté consciente de la gravité de la menace acceptera les sacrifices qu'implique toute action de préservation.

**Conclusion**

1. La préservation des monuments et des ensembles historiques pourra s'appuyer sur quelques principes fondamentaux qui seront en accord avec les tendances contemporaines de la science et avec les doctrines des architectes.

2. Au stade actuel des théories de l'urbanisme, et dans la mesure où ces théories seront applicables et appliquées avant qu'il ne soit trop tard, les villes européennes peuvent espérer la conservation de leur noyau historique.

3. D'autre part, cette intégration du centre historique dans des ensembles d'urbanisme moderne n'est réalisable que grâce à un plan directeur de grande envergure. Ce plan, à son tour, représente une menace pour les sites et les monuments des alentours, ou d'une province entière.

4. A cette nouvelle échelle, la préservation des monuments doit s'associer étroitement avec la préservation de la nature et du «paysage humanisé» qui caractérise chaque pays d'Europe.

*a*) Protection contre le chaos, là où aucun plan n'est encore appliqué.

*b*) Protection contre les conséquences possibles du plan.

Cette fois, c'est l'ensemble du substrat culturel de l'Europe et le caractère général de ses paysages qui risque d'être noyé dans des unités industrielles et résidentielles nouvelles.

5. Le but à tracer devrait donc, à ce qu'il nous semble, s'énoncer de la façon suivante:
Assurer à l'Europe la continuité de son horizon historique dans une époque d'expansion industrielle et d'accroissement démographique, et ceci par une action étroitement liée non seulement au desserrement et à la décentralisation des villes, mais encore au plan d'aménagement du territoire de chaque nation.